Ami du Clergé du 24 février 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXII. *4e Dim. de Carême :* Jésus l'ami du peuple, 97.
L'Eucharistie et la vie. — II. L'Eucharistie sauvegarde de la vie surnaturelle, 98. — III. L'Eucharistie source de progrès dans la vertu, 100. — IV. L'Eucharistie source de foi, 102.
Les Paraboles du Royaume. — XIII. La robe nuptiale, 104. — XIV. Les deux fils, 106. — XV. Le mauvais riche et le pauvre Lazare, 107.
Retraite à des jeunes filles. — I. Parabole de l'ami réveillé dans son sommeil, 109. — II. Parabole du juge inique, 111.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXII

4e Dimanche de Carême

JÉSUS L'AMI DU PEUPLE

Mes frères,

L'épisode de la multiplication des pains relaté dans l'évangile de ce jour diffère-t-il de celui que rapporte l'évangile du 6e dimanche après la Pentecôte ? La plupart des exégètes l'affirment. La diversité des circonstances qui précèdent ou accompagnent l'un et l'autre récit autorise cette opinion.

Mais, en raison de la similitude des deux miracles, j'emprunterai à l'un ce qui manque à l'autre, et ne pouvant en une seule instruction épuiser tous les enseignements qu'ils renferment, je me réserve de compléter plus tard les réflexions que je vais vous exposer aujourd'hui.

I

Les deux récits nous parlent d'une *multitude,* d'une foule qui suivait le Sauveur.

Quelle était, avant la venue de l'Homme-Dieu, l'état de ce peuple, dont nous sortons pour la plupart et qui constitue les neuf dixièmes du genre humain ? Les maîtres d'alors en avaient fait un troupeau d'esclaves, comme une catégorie de matériel agricole ou industriel que l'on apprécie suivant son rendement et dont on se débarrasse après usage ou usure.

La multitude, avant Jésus-Christ, tout ce monde dont on ne sait ni où il commence, ni où il finit ; tout ce flot mouvant et imprécis que nous désignons de mots vagues comme cette foule elle-même, et pour laquelle ce siècle si dur a trouvé cette dénomination si peu française, moins chrétienne encore, mais si expressive : *les masses,* la multitude, le peuple, si vous voulez, était dans la situation de l'aveugle auprès de la piscine mystérieuse de Siloé. Animé d'une inlassable confiance, il saluait de ses rêves sans cesse renaissants le Sauveur dont il escomptait la venue. Quelle détresse ! Mais aussi quelle attente ! Si grande que soit sa misère, elle ne parvient pas à ébranler la fermeté de ses espérances. L'heure vient où ses désirs ardents vont émouvoir le ciel.

Jésus est apparu. Il a grandi. Il a passé et on l'a vu d'abord sur le bord du lac, le long des haies, aux portes des villes, aux carrefours de la souffrance et de la mort où tous les chemins finissent par aboutir, partout en un mot où passe le peuple. Il s'est assis là où il devait rencontrer ceux qu'il attendait pour les sauver : sur la margelle d'un puits, au bord de l'eau, sur une barque, le long d'un chemin, sur les flancs d'une colline, à table, sous le portique du Temple.

Et le peuple, ayant aperçu la douce figure du Rédempteur, ayant entendu de sa bouche des paroles qui le faisaient tressaillir et ravivaient toutes ses espérances, le peuple l'a suivi, et suivi jusqu'au désert de Bethsaïde où il s'est retiré.

La journée presque entière s'est passée à l'écouter, au point d'en oublier les besoins de la terre. Cependant le soir est venu. On n'a pas songé à faire provision de vivres, et les bourgs sont loin. Alors, du penchant de la colline où il parle, Jésus lève les yeux. A la vue de cette foule de plusieurs milliers d'hommes, accourus là, quelques-uns de loin, son cœur s'émeut, sa pitié s'éveille. Ses lèvres vont s'ouvrir, il va mettre sa puissance au service de son amour. Ecoutez-le : « *J'ai pitié de ce peuple,* » dit-il.

II

Ce n'est pas un homme ordinaire qui prononce ces paroles. Le cœur de l'homme n'a pas de pareils accents. La pitié était regardée par la philosophie d'alors comme une infirmité morale et ne dépassait pas, en toute hypothèse, les limites très circonscrites de la nationalité ou de la parenté. De s'émouvoir sur le vulgaire, sur l'étranger, seul pouvait en avoir la pensée Celui qui est venu sur la terre pour faire l'unité parmi les hommes et substituer aux notions étroites de nationalité l'idée vaste comme le monde d'un peuple de frères, où il n'y aurait plus de juif ni de gentil, de grec ni de barbare.

Le regard de Jésus, qui est par mission l'homme de tous les temps, de toutes les races, de tous les lieux, ne s'arrête pas à ceux qui sont là devant lui. En eux il voit le peuple de tous les âges et de tous temps, et la question qu'il pose est celle qui est toujours à l'ordre du jour aux conseils des nations : la question du pain quotidien.

Le problème est de nourrir toute une multitude. Et comme pour faire face au besoin, il n'y a rien, les apôtres proposent d'abord de la renvoyer, afin que chacun se pourvoie comme il pourra. — Ah ! que voilà bien la solution trop souvent donnée par les gens au pouvoir en présence des détresses sociales !

Puis les apôtres pensent à acheter du pain et à y mettre tout ce qu'ils possèdent : cela équivaut à jeter dans le gouffre l'épargne publique et à sacrifier le riche.

Un troisième moyen est suggéré, mais timidement, tant il semble inefficace. Dans cette foule affamée, on a découvert un enfant qui possède cinq pains d'orge et deux petits poissons. On peut lui demander de mettre en commun son abondance. « Mais, dit l'inventeur du système, qu'est-ce que cela à partager entre tant de bouches ? »

« Abandonner le pauvre, dit Veuillot, le nourrir un instant aux dépens de l'Etat, en ruinant l'Etat; dépouiller le riche sans aucun profit pour personne et sans tirer l'Etat de son péril, ainsi se présente le

problème. De plus en plus les gouvernements se voient fatalement serrés entre ces abîmes et aucune science politique n'y peut trouver d'issue.

« Jésus intervient alors. Il est engagé envers ce peuple qui l'a suivi au désert pour écouter sa parole, et qui, par conséquent, a rempli le précepte de chercher premièrement le royaume de Dieu.

« Jésus se fait apporter les provisions, oh ! bien minimes, que l'on a trouvées. Il les bénit en levant les yeux au ciel. C'est sous cette bénédiction qu'elles vont recevoir leur multiplication et leur accroissement.

« Telle est l'économie sociale de l'Evangile : inspirer premièrement aux hommes le goût des choses de Dieu ; leur enseigner à mépriser les convoitises qui les rendent malheureux et leur montrer les seules véritables béatitudes ; puis demander à Dieu de bénir et de multiplier les vraies richesses matérielles, celles qui sont nécessaires à l'existence.

« Cette économie évangélique paraît aujourd'hui digne de mépris ; mais l'abîme du paupérisme s'est ouvert, et, comme remède, c'est le communisme, le collectivisme que l'on propose. On peut déjà prévoir que les institutions socialistes et communistes ouvriront des risques plus aisément qu'elles ne donneront du pain. » *(Vie de Jésus).*

Elles ne donneront même rien du tout, elles auront le même sort que les tumultueuses promesses de ceux qu'on appelle les grands ancêtres de 93. Ne promettaient-ils pas la destruction des inégalités sociales par la proclamation de la liberté, le remplacement de la charité par la justice ? Et que nous ont-ils donné ? Des révolutions périodiques, où l'on entend s'élever les revendications des pauvres dont le nombre a grandi, les récriminations des travailleurs plus audacieuses que jamais.

Et pour dire toute ma pensée, en face même des revendications sociales les plus légitimes, depuis Jésus-Christ, — à moins d'y être stimulé par un intérêt politique ou autre à satisfaire, — ils sont rares ceux qui sont descendus des hauteurs sociales avec amour, avec persévérance, vers l'ignorant, vers l'ouvrier, vers le malheureux. Presque personne surtout ne s'est occupé de son âme, excepté ceux qui ne font qu'un avec le Christ parce qu'ils le continuent ou le représentent : l'Eglise et le prêtre.

III

La multiplication des pains au désert n'était que le prélude, l'annonce, la préparation d'un plus grand miracle. Lorsque le peuple fut rassasié, Jésus, poursuivant son plan, lui dit : « Travaillez maintenant, non pour une nourriture matérielle, mais pour la nourriture qui vous gardera pour la vie éternelle... Faites les œuvres de Dieu et croyez en Celui que Dieu vous a envoyé. Moïse vous a donné la manne... Je suis le pain vivant descendu du ciel. Le pain que je donnerai sera mon propre corps pour la vie du monde, et celui qui mangera ma chair vivra éternellement. »

Le médecin penché sur son malade ne peut, malgré tout son art, modifier un tempérament, ni ranimer une vie qui s'éteint. Toute sa science consiste à adoucir le mal par des anesthésiques ou à prolonger un peu les jours du patient.

Le meilleur des gouvernements incliné vers l'humanité est réduit, en dépit de tous nos progrès et de toutes nos inventions scientifiques, au rôle amer pour notre civilisation orgueilleuse d'adoucir seulement le mal qu'il constate, sans arriver à le guérir, faute de ressources, ou faute de pouvoir.

En s'inclinant vers notre humanité fragile et souffrante, Jésus ne se contente pas de nourrir nos corps, il donne la vie à nos âmes, et par ce don il épuise sa charité, puisque, malgré son amour, « malgré sa richesse infinie, dit S. Augustin, il ne saurait donner plus que lui-même. »

D'après cela, Jésus n'est-il pas, vraiment et le premier, l'ami du peuple, c'est-à-dire des petits et des humbles, de ceux qui peinent et qui souffrent ? Oh ! si tous connaissaient les tendresses et les trésors de son Cœur, avec quel empressement et quelle confiance ils iraient à lui ! Je ne leur promets pas plus que lui la fin de leurs travaux et de leurs épreuves, ou un changement de condition ; je laisse ce rôle à ceux qui exploitent le labeur des artisans ou la misère des blessés de la vie ; — mais j'assure à tous ceux qu'accable le poids du travail ou de la douleur, qu'ils trouveront auprès et au service du Dieu fait homme la patience, la résignation, le courage, la force, et s'ils le veulent, la paix.

Aidons-les, m. f., par nos prières, par nos exhortations, mais surtout par notre condescendance et notre charité, à se mettre à l'école du Christ Jésus, et nous-mêmes partageons à leur égard la compassion, la sollicitude, la bonté du divin Maître. Ainsi soit-il.

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

II

L'EUCHARISTIE SAUVEGARDE DE LA VIE SURNATURELLE

Mes Sœurs, Mesdames,

Ce n'est pas un auditoire vulgaire que j'ai ce soir sous les yeux. Ici, des religieuses, ferventes épouses de Jésus-Christ ; devant moi, des âmes profondément croyantes, vouées à la haute vie chrétienne et saintement ambitieuses, pour la plupart, je n'en doute pas, d'arriver à la vie parfaite.

C'est justement pour nous donner cette vie parfaite que Notre-Seigneur est venu sur cette terre. Il y est venu pour que les âmes aient la vie, *ut vitam habeant*. Cette vie, vous l'avez toutes, mes Sœurs et Mesdames. Mais notre généreux Maître a eu, en venant ici-bas, un but plus généreux encore : « Je suis venu, a-t-il ajouté, pour que les âmes aient la plénitude de la vie, *et abundantius habeant.* » Or, cette vie surnaturelle, par quel moyen la fait-il passer en nous, et comment arrive-t-il à nous la conserver dans sa plénitude ?

La sauvegarde comme la source de cette vie divine, c'est l'Eucharistie. Par elle, il prend possession de ceux et de celles qui se sont donnés à lui tout entiers. Il devient l'âme de leur âme, le cœur de leur cœur, le sang de leurs veines, et grâce à cette fusion étonnante qui les fait *siens* et qui le fait *leur,* il leur rend facile et doux l'accomplissement de leurs devoirs d'état et jusqu'à la pratique de l'héroïsme.

Vivre, au point de vue surnaturel, c'est être en état de grâce, c'est-à-dire être avec Dieu dans des relations d'amitié, ou mieux encore d'amour. Comme celui-là ne peut être l'ami de Dieu qui est en état de péché, — le péché étant un outrage à Dieu, — la première condition pour *vivre,* c'est donc de n'a-

voir aucune faute sur sa conscience. La seconde condition, c'est de plaire à Dieu, non seulement négativement en ne faisant pas le mal, mais d'une manière positive, en faisant le bien, donc en pratiquant la vertu. La troisième condition enfin, c'est de ne pas sortir de ce double état d'innocence et d'activité vertueuse. Or, — et c'est ce que je m'apprête à vous montrer, — la communion est le moyen le plus efficace de réaliser ces trois conditions de la vie.

Quittons, pour quelques instants, mes Sœurs et Mesdames, les choses de la terre : cette Eucharistie dont je vous parle, c'est déjà le ciel, et la terre n'est plus rien à ceux pour qui Dieu est tout ! Et qu'il daigne, ce Seigneur bien-aimé, mettre dans ma parole la lumière, et sur mes lèvres la chaleur de sa grâce. Vous sentirez ainsi, du moins je l'espère, dans mon humble discours un peu de l'amour qui brûle pour lui dans mon cœur et dont je voudrais tant voir aussi tous vos cœurs embrasés !

I

La communion est un moyen efficace d'éviter le péché.

Et d'abord, qui veut communier doit être pur. Il est défendu d'approcher de la Table sainte avec une âme souillée : il serait monstrueux de recevoir Dieu dans un cœur habité par le mal. Il suit de cette loi nécessaire qu'avant même de communier, l'âme devra se surveiller, se détourner du mal, fuir les pièges tendus à sa fidélité.

Que si elle a eu le malheur de succomber à quelque tentation, il est exigé d'elle qu'elle se purifie dans le sacrement de Pénitence. Il faut qu'elle avoue sa faute, qu'elle la vomisse, pour me servir de la rude expression de Bossuet, qu'elle se refasse par l'aveu une virginité, qu'elle retrouve son innocence dans la contrition, amer regret de ses chutes.

Cette netteté de la conscience et cette pureté du cœur sont, je suis sûr, l'habituel ornement de vos âmes. Vous n'êtes pas de celles qui donnent un peu de leur vie au monde, une autre part à Dieu ; vos pensées sont pures, vos désirs sont purs. Votre droite volonté que soutient la grâce, sait refouler les suggestions des mauvais instincts, écarter les tentations du mauvais Esprit, éviter les fautes lourdes. Bref, conquises à l'amour de Jésus-Eucharistie, vous tenez à honneur de lui être fidèles. C'est bien.

Croyez-vous cependant que le Maître à qui vous appartenez ne vous demande rien de plus ?

Ames choisies, il vous demande d'éviter les fautes légères elles-mêmes et jusqu'aux imperfections. Il vous demande la vigilance sur ces mouvements de nature qui montrent que la volonté, bien que soumise à Dieu, n'est pas maîtresse absolue chez elle. Il vous demande d'aspirer à la perfection, de lui devenir de plus en plus semblables, d'arriver à être d'*autres lui-même !* Un chrétien, une chrétienne qui aime vraiment le Visiteur divin de l'Eucharistie s'élèvera jusque là.

Cette préoccupation d'apporter à Jésus cette pureté d'âme absolue a stimulé chez les saints, pour être moins indignes de le recevoir, les plus vigoureux efforts de sanctification. De là ces confessions fréquentes, journalières pour quelques-uns, qui les obligeaient à une circonspection constante, à une attention perpétuelle sur ce qui se passait dans leur intérieur. De là ces fréquents examens de conscience, qui étaient pour eux comme le faisceau de lumière qui éclaire la route. De là ce déploiement d'énergie surnaturelle dans leurs combats contre le mal. De là cette prière continue qui les maintenait dans les hauteurs où l'on est sûr de ne contracter aucune souillure.

Voilà comment la communion, même avant d'être consommée, sauvegarde en nous la vie surnaturelle. Le simple désir de la communion, avec la volonté de la bien faire, provoque les âmes chrétiennes aux efforts continus, généreux, parfois héroïques, les maintient ainsi dans l'atmosphère de la grâce, les sauve du péché, leur conserve la vie.

II

La seconde condition pour être *vivant* au point de vue où nous nous plaçons, c'est de plaire à Dieu non seulement négativement, en ne faisant pas le mal, mais positivement, en faisant le bien, donc en pratiquant la vertu.

Or, la source de nos vertus positives, petites et grandes, c'est bien encore la communion.

Ne sentons-nous pas nous-mêmes que le peu que nous valons, au point de vue spirituel, nous vient de cette source inépuisable et bénie ? Les enfants, les jeunes gens, les jeunes filles qui se conservent honnêtes et purs dans un monde frivole et corrompu, ce sont les enfants, les jeunes gens, les jeunes filles fidèles à la Sainte Table. Ceux qui ne communient pas, vous savez ce qu'ils deviennent...

De même, l'homme et la femme en pleine vie n'accompliront leurs devoirs, tous leurs devoirs, — et il y en a qui exigent d'eux à l'heure actuelle un courage presque surhumain, — que si Notre-Seigneur les vient aider en descendant dans leur cœur et en leur communiquant quelque chose de sa force.

S'il en est ainsi pour l'accomplissement de nos devoirs de chaque jour, à plus forte raison en sera-t-il ainsi pour la réalisation des plus hauts idéals.

Il y a dans l'homme des instincts généreux, mais ils sont si faibles qu'ils sont facilement étouffés par un autre instinct plus puissant : l'égoïsme. Ceux qui donnent leur fortune sont rares ; ceux qui donnent leur temps et leurs efforts sont plus rares ; ceux qui donnent leur vie sont l'infime petit nombre. Je sais : il y a l'héroïsme militaire, et à Dieu ne plaise que je le rabaisse à vos yeux ! Il a sa grandeur ; il honore l'humanité ; il sauve les patries. Pourtant, il faut le dire, il n'est qu'intermittent, et il lui faut d'étranges excitations : il lui faut le drapeau, l'éclair des armes, les grondements du canon, l'immense et farouche entraînement de la bataille. L'homme n'est plus l'homme ; il n'a plus son âme ; il est emporté dans un tourbillon qui étourdit sa pensée. Toutefois c'est beau, car il y a là le sang et le sacrifice, deux choses devant lesquelles l'humanité ne saurait rester insensible. On a donc raison de louer les héros...

Mais il est un héroïsme plus sublime et qui mérite une gloire plus haute : c'est l'héroïsme des religieux et des religieuses, des prêtres qui combattent sur le champ de bataille des misères humaines dans une campagne qui dure toute la vie, exposés chaque jour aux privations, aux abnégations, à la mort elle-même. On élève des statues aux généraux et aux soldats morts pour le pays ; si on en élevait aux religieux et aux religieuses morts pour l'humanité, la terre en serait couverte comme d'une végétation de prodige.

Ces héros obscurs, plus glorieux devant Dieu et devant la conscience que certains héros légendaires

ou justement immortels, où ont-ils trouvé leurs vertus ? Où nos martyrs puisèrent-ils leur superbe courage au temps des persécutions ? Dans l'Eucharistie ! « Ils sortaient de la Table sainte, dit S. Jean Chrysostome, comme des lions respirant le feu sacré qui dévorait leur cœur. » « D'où vient, ô Laurent, s'écrie S. Ambroise, ce courage incompréhensible qui vous rend insensible au feu qui vous consume ? Ah ! c'est que vous vous êtes enivré du sang divin que vous étiez chargé de distribuer aux fidèles ! » On peut en dire autant de tous les martyrs : « Voyez, dit S. Augustin, le disciple bien-aimé qui entre dans l'huile bouillante ; d'où lui vient sa force ? De la coupe qu'il a prise à la Cène. Voyez André qui embrasse sa croix ; d'où lui vient sa joie ? Du sang de l'Agneau qu'il immolait tous les jours. Voyez cette troupe victorieuse de saints qui lassent la cruauté des bourreaux par la fermeté de leur courage ; qu'est-ce qui leur inspire cette invincible générosité? Toujours ce vin mystérieux qui fait les martyrs aussi bien que les vierges, épouses de Jésus-Christ. »

Et sans remonter à ces âges lointains de notre histoire, demandons à notre tour à nos missionnaires où ils trouvent le courage de tout quitter, leur pays, leur famille, leurs biens, leurs espoirs de vie heureuse sur la terre natale, pour s'en aller au milieu des peuplades barbares ou sauvages, dans le centre brûlant de l'Afrique, dans les neiges du Labrador ou de l'Alaska, dans cette Chine toujours troublée et si profondément xénophobe qu'un prêtre catholique n'y est jamais en sûreté ? Toujours à la même source : ces missionnaires disent tous les jours la sainte messe, se nourrissent chaque matin du Corps et du Sang de la Sainte Victime !

III

La troisième condition pour garder la vie divine, c'est de ne pas sortir d'un certain état d'innocence et d'activité vertueuse. Il ne suffit pas en effet d'éviter le péché, ni même de faire le bien ; il faut encore demeurer dans la grâce et poursuivre ou continuer l'effort qui vous a fait vertueux.

C'est là une grosse difficulté, et cela se comprend. Si nous sommes capables de fuir le mal quelquefois, quand il se présente à nous sous la forme de la tentation, notre force n'est pas si grande que nous puissions, de nous-mêmes, l'éviter toujours. N'arrive-t-il pas que les meilleurs succombent et, dans certaines occasions, lourdement ? D'autre part, il n'est pas rare que nous ayons des élans d'énergie pour le bien et dans le bien, mais le tout est de soutenir ces élans et, il faut bien l'avouer, notre force défaille trop souvent, et trop souvent, — fatigue, dégoût, lâcheté, — nous délaissons le champ fécond de la charité et des œuvres. Les âmes les plus croyantes et les plus dévouées à Dieu connaissent, hélas ! ces abdications, pour le moins ces lassitudes morales où il semble que notre vigueur soit fauchée.

Ceux et celles d'entre nous qui tombent dans cet état d'asthénie en souffrent, et ils aiment trop Dieu pour s'y complaire. « N'est-il pas quelque part, se demandent ces âmes, un foyer où me réchauffer, une source où me retremper, une force motrice qui m'arrache au terre-à-terre ? » Le foyer, la source, la force motrice sont dans la communion. Seulement, entendons-nous. Il ne s'agit pas ici d'une communion unique et passagère, car la communion passagère n'a qu'un effet passager ; il s'agit de la communion souvent renouvelée ou fréquente, d'une union journalière ou habituelle avec Jésus et avec son Esprit. C'est un fait d'expérience que la communion fréquente, à la condition qu'elle soit faite avec foi et amour, nous garde des tentations subtiles ou brutales, et nous entretient dans des dispositions solides et constantes d'obéissance à la loi de Dieu. Je l'ai constaté dans nombre de chrétiens, de chrétiennes, de religieux, de religieuses, et — pourquoi ne le dirai-je pas ? — je l'ai constaté en moi-même.

Ce que je vous dis là n'est d'ailleurs pas une découverte : tous les auteurs spirituels partagent le sentiment ou plutôt la conviction que je vous exprime.

« Quiconque se fait un devoir spécial, une pratique principale d'honorer l'Eucharistie, de l'aimer, de s'en nourrir, de s'y dévouer, de vivre pour elle, est sûr d'atteindre, dans la mesure de sa fidélité, les plus hauts sommets de la perfection. Au banquet de la sainteté où les chrétiens sont assis, plus ou moins éloignés du bon Maître, le disciple fervent pour l'Eucharistie est celui que les faveurs attendent, celui qui repose sa tête sur la poitrine du Sauveur. » (Mgr Bolo).

Ces paroles sont le résumé d'une doctrine sans doute, mais aussi d'une expérience séculaire, comme je vous l'ai dit, et c'est en suivant la voie qu'elles indiquent que les saints sont devenus des saints.

* *

Oh ! la belle race, mes Sœurs et Mesdames, que cette race inextinguible des religieux et des religieuses, de ces chrétiens et de ces chrétiennes qui méritent si bien le nom de *fidèles*, de ces millions d'hommes et de femmes qui, depuis Jésus-Christ, se passent de main en main, et de siècle en siècle, de générations en générations, le flambeau sacré de la perfection évangélique ! Nourris du sang et de la chair du Christ, ils furent d'autres Christ sur la terre. Ils ont trouvé dans l'Eucharistie toutes les ressources qu'elle contient et que leurs fervents désirs appelaient : le remède à leur misère, la consolation de leurs douleurs, la règle de leur vie, l'espérance dans la mort.

Résolus à nous sanctifier, nous aussi, qu'avons-nous à faire, sinon à les imiter dans leur fidélité à la Sainte Table et dans leur culte de l'Eucharistie ? Ce que l'Eucharistie réalisa en eux, elle le réalisera en nous. Nous leur deviendrons semblables, et possédant en nous le gage de l'immortalité, nous partagerons avec eux, pour les siècles des siècles, leur destin de gloire et de bonheur. Ainsi soit-il.

III

L'EUCHARISTIE SOURCE DE PROGRÈS DANS LA VERTU

Mes frères,

Je veux vous montrer, ce soir, que la Sainte Eucharistie est une merveilleuse source de progrès dans la vertu. Quand je dis *la vertu*, j'entends dire toutes les vertus ; et quand je dis que l'Eucharistie les fait progresser, j'entends dire que la vie surnaturelle ne pouvant demeurer stationnaire et que toute vie aspirant à grandir, grâce à l'Eucharistie, la vie divine croît en nous, et qu'aux rayons de ce soleil toutes les vertus chrétiennes fleurissent, s'épanouissent et fructifient.

L'Eucharistie « est le centre de la foi », le but

final de notre dévotion, la source de tout bien, la consommation de tous les autres sacrements, le résumé des divins mystères, le fleuve de toutes les grâces, le baume de toutes les douleurs, le pain de vie, le viatique qui nous fortifie pour le voyage vers l'éternité, le gage et la jouissance anticipée du bonheur éternel. Ainsi s'expriment les saints, avec un lyrisme qui dénote leur enthousiasme. L'Eucharistie est bien, en effet, tout cela, et c'est justement parce qu'elle est tout cela qu'elle est pour nous la plus abondante des sources ou, si vous l'aimez mieux, le plus puissant moyen d'avancement spirituel et moral. C'est au point que, sans elle, il serait extrêmement difficile de vivre surnaturellement, et quasi impossible de pratiquer les vertus naturelles elles-mêmes.

Je résume ma pensée en deux mots, en me plaçant, bien entendu, à un point de vue général :

1o Pas de progrès dans le bien sans l'Eucharistie.
2o Progrès certains par l'Eucharistie.

I

Pas de progrès dans le bien sans l'Eucharistie.

Cette proposition, m. f., vous paraît peut-être un peu absolue ; pour moi, je la crois exacte et vraie. Vous savez comme moi que c'est un devoir de nous développer dans tous les sens que comporte notre nature. Parce que la vie est essentiellement un mouvement, elle est essentiellement mobile ; d'où il suit que si elle n'avance pas, elle ne peut faire autrement que de reculer. C'est qu'en tout vivant les forces s'épuisent, et que, sous peine de les voir s'évanouir tout à fait, il est nécessaire de les accroître. — Il en est de même, c'est clair, pour notre vie spirituelle. Certaines tendances nous portent au bien, mais d'autres nous entraînent au mal. Celles-ci sont plus actives que celles-là, et pour les vaincre, nous avons besoin d'un surcroît de vaillance et de vigueur qui n'est pas en nous. Abandonnés à nous-mêmes, à nos seules ressources de volonté, à nos seules énergies naturelles, que pouvons-nous ? Rien, sinon faiblir devant la tentation, capituler et tomber.

On a comparé l'âme humaine en état de lutte et de travail pour son salut, à une barque qui, pour aborder au port, doit remonter un courant rapide. Il lui faut esquiver ou couper les remous, escalader les cascades écumantes, user de la voile, de la gaffe et de l'aviron, cingler, croiser, caboter, dériver, ranger le vent, scier les flots. Qu'un seul instant la vigilance du pilote s'endorme, ou que les bras des rameurs épuisés suspendent leur rythme, la barque cède au courant, rétrograde en bondissant, risque de chavirer ou de se briser avant de toucher la rive. La comparaison est exacte. En lutte contre les passions qui nous poussent violemment vers le mal, tant que notre effort fait avancer la barque qui est notre âme, notre force contrebalance la force du courant, et nous allons en avant. S'il n'y a plus d'effort, parce qu'il n'y a plus de force, alors, comme la barque, notre âme est emportée à la dérive et risque sa perte.

Le devoir d'un chrétien qui veut se sauver est donc celui-ci : progresser pour ne pas rétrograder ; s'élever pour ne pas déchoir.

Or, je l'ai dit, nos forces naturelles sont limitées. Elles s'épuisent vite, et vous les trouverez toujours insuffisantes, quand il s'agira de pratiquer des vertus aussi obligatoires que difficiles, par exemple, la chasteté et la justice.

Où trouverez-vous le surcroît de vigueur spirituelle pour ne pas reculer sur la route du bien, et pour toujours avancer ? Je vous l'ai dit en commençant, et je veux vous le montrer dans la seconde partie de mon discours : c'est dans l'Eucharistie.

II

En second lieu donc, progrès certains par l'Eucharistie.

La communion donne l'essor à toutes les vertus. Elle est pour les âmes comme un soleil de printemps. Il luit : la terre frémit et sort de son long sommeil hivernal. L'herbe grandit comme à vue d'œil ; les blés poussent drus et forts ; les arbres se couronnent de fleurs ; on dirait que la terre, avec ses tiges vertes qui montent, avec ses arbres que la sève qui circule en leurs veines fait grandir et leur chapeau de feuilles qui frissonnent, se hausse vers le ciel et tente de s'en rapprocher. Ainsi des âmes que l'Eucharistie touche et pénètre.

Certes, les âmes parfaites ne sont jamais parfaites que d'une perfection bien relative. Elles gardent, rançon inévitable de leur humanité, des faiblesses dont elles sont les premières à gémir, et cependant elles ont dépassé le niveau vulgaire. Elles ont réformé leurs défauts ; elles ont multiplié leurs forces spirituelles ; elles sont capables de sacrifices ; elles pratiquent l'Evangile ; elles marchent sur les pas de Jésus-Christ. Qui les a donc animées au bien ? Qui les a soutenues dans les luttes morales d'où elles se sont retirées victorieuses ? Interrogez-les : toutes vous répondront : « C'est l'Eucharistie ! »

En vous répondant ainsi, elles vous diront la vérité, car c'est facile à comprendre : celui ou celle qui communie doit se préparer à cette grave démarche. Avant d'aller à la Sainte Table et pour mériter quelque peu cet honneur et ce bonheur, il lui a fallu se combattre et se vaincre, renoncer à certaines douceurs et à certaines faiblesses, remplir généreusement des devoirs pénibles. Par l'exercice, la vertu de ces âmes a grandi.

Et ce n'est pas tout. Leurs rencontres répétées avec la Vivante Sainteté les sanctifient par degré, affinent leur sens religieux et moral, leur inspirent une délicatesse de conscience exquise, avec l'horreur du mal le courage de le fuir, et avec l'amour de Dieu une charité de plus en plus ardente. L'Eucharistie les a transformées.

— « Il y a, dites-vous, des âmes que la communion n'élève pas, n'enrichit pas. »

— Je le sais, j'en ai rencontré. Ce sont des âmes légères ou orgueilleuses. Les unes vont à la Sainte Table par habitude ou par convenance ; les autres se trouvent très bien telles qu'elles sont, et, soit fausseté de jugement, infatuation ou inconscience, n'éprouvent aucunement le besoin de changer. Mais donnez-moi une âme chrétienne, éclairée et sincère ; je la défie de communier sans éprouver le besoin de devenir meilleure. Elle se sentira invitée, excitée, poussée, forcée, et, bon gré mal gré, il faudra qu'elle avance.

D'abord, qui communie prend l'horreur du mal ou du péché. Ce n'est pas lui que vous trouverez dans les cabarets et les tavernes, dans les théâtres et les maisons de jeu ; ce n'est pas lui qui vous scandalisera par sa vie dissolue ; ce n'est pas lui qui volera le bien d'autrui ou violera son domicile ; ce n'est pas lui qui se révoltera contre les lois de l'Etat, ni qui vendra sa conscience, et vous avoue-

rez bien que c'est déjà une supériorité assez rare sur la masse du vulgaire qui ignore le Sacrement ou le repousse.

Mais ce n'est pas tout ; la communion sèmera dans le communiant des vertus positives. Il aimera pratiquement son prochain ; je dis *pratiquement*, c'est-à-dire pas seulement par principe et en paroles, ou par ostentation comme les pharisiens, mais avec son cœur et par ses actes. Il lui rendra service, il lui donnera de son temps, de son argent, de sa vie. Il sera l'homme toujours prêt à secourir, à aider, à consoler, à partager avec ceux qui souffrent le fardeau de l'épreuve. Il sera de ceux qui rendent moins amères les douleurs de la vie, moins cruelles les inégalités de la fortune, moins douloureuses les agonies. Il ne connaît pas le respect humain, et donne son nom aux associations militantes, aux œuvres les plus ouvertement religieuses, aux entreprises de propagande et de conquête chrétienne, et il sait que l'apostolat oblige l'apôtre à montrer par sa vie que sa parole et son action sont sincères. D'un mot : il sera, dans sa vie extérieure et dans toute son activité, un chrétien véritable.

Mais le communiant trouve surtout dans la communion la source d'une vie intérieure plus profonde et plus active. Comment recevoir Jésus et ne pas l'aimer ? Comment ne pas sentir grandir sa foi, alors qu'il vient à nous dans un mystère que seule la foi pénètre ? Comment ne pas sentir redoubler son espérance, dans la société de Celui qui nous a promis la vie éternelle ? Comment ne pas mêler notre vie à la sienne, alors que nous savons, que nous sentons qu'il vit en nous ? Et comment enfin n'être pas tout à Dieu, quand Dieu est tout à nous ?

Il faudra, sans doute, toujours combattre. Les ennemis de notre âme sont toujours là, près de nous, rôdant alentour de cette forteresse qu'ils prétendent investir, envahir et piller. Mais l'Eucharistie vous rendra forts dans vos combats ; elle facilitera et allégera le rude travail que réclame la victoire. Un vieux poète païen, Hésiode, a écrit : « Le vice, il vous est aisé de l'atteindre, la foule y court : la route est unie, et il habite tout près de nous ; mais par un décret d'en-haut, la vertu veut des sueurs ; le chemin qui y mène est long, escarpé, âpre au commencement : cependant, quand on est parvenu au sommet, il devient commode, bien que les premiers pas aient été durs. » L'amour allumé dans notre cœur par l'Eucharistie et la force qu'elle infuse à l'âme vous rendront aisé ce chemin que le poète nous dit si long, si escarpé et si âpre, et vous le verrez : vous ne tarderez pas à parvenir au sommet. « Mon fils, écrit un académicien (Legouvé), j'ai vu des visages de mourants s'éclairer de la lumière de l'espérance en recevant l'Hostie ; j'ai vu dans l'église, au sortir de la Sainte Table, des fronts de jeunes filles tout illuminés d'un rayon de foi ; j'ai vu ta mère, au milieu des convulsions de la douleur, soudainement apaisée par la communion, sourire à ses propres souffrances ; j'aurais horreur de moi-même si de tels souvenirs ne m'inspiraient pas de respect ! Ce qui jette de pareilles lueurs sur la figure humaine ne peut être que sacré ! » Ces lueurs sont le reflet des flammes intérieures allumées et entretenues par un grand amour.

L'expérience prouve que les seules âmes qui progressent vraiment sur le chemin des vertus chrétiennes sont les âmes qui communient. Les grands progressifs dans cet ordre de choses sont les saints. Or, les saints se sont sanctifiés par la communion. A leur exemple, allons à la source de toutes les vertus, et puisqu'il le faut, devenons des saints nous-mêmes en attendant que nous devenions des élus ! Ainsi soit-il.

IV

L'EUCHARISTIE SOURCE DE FOI

Mes frères,

Dans l'allocution sur l'Eucharistie *Mystère de la Foi*, je vous ai montré les obscurités du Sacrement, et comment il exerce notre foi. Toutes les lois qui s'imposent à notre esprit et à nos sens dans l'ordre matériel sont violées ou dépassées. Il nous faut renoncer à nos sens et à notre raison pour croire, mais nous croyons sur la parole du Maître : « Vous croyez en Dieu, disait-il, croyez aussi en moi ! » Nous croyons en sa divinité voilée par son humanité ; nous croyons en sa chair voilée dans l'Eucharistie sous les apparences sacramentelles.

Aujourd'hui, je veux vous montrer dans l'Eucharistie une source de foi, vous enseigner comment elle développe et fortifie la foi ; comment, tout en supposant la foi, elle la réveille, l'enflamme, l'augmente, l'exalte. Jésus-Eucharistie, dit un orateur sacré (Monsabré), entrant dans une âme, « lui ouvre les yeux sur les mystères devant lesquels elle a humblement prosterné sa raison ; sans qu'elle puisse les comprendre encore, elle les voit mieux, et se prend à les aimer avec une sainte passion. Et alors on entend des pauvres, des mendiants, des hommes sans lettres et des fils du peuple chanter, comme les anges du ciel, des cantiques sublimes qui étonnent la science des théologiens. »

Voilà ce que je veux vous montrer en vous apprenant les raisons du développement et de l'affermissement de la foi par l'Eucharistie.

I

C'est un fait qu'il y a des hommes qui trouvent l'Eucharistie tellement inaccessible à leur entendement, qu'ils la rejettent comme une absurdité et une impossibilité, et avec elle toute la religion chrétienne dont elle est le centre ou, pour mieux dire, le cœur. Mais c'est un fait aussi que, dès que l'Eucharistie trouve dans l'âme qui la reçoit par la communion le germe de la foi, si faible soit ce germe, elle le développe avec une force, une vigueur, une rapidité extraordinaires.

Jésus-Eucharistie vient à nous voilé. Nous le possédons, et pourtant nous ne voyons ni sa forme ni son visage ; nous n'entendons ni son souffle ni sa voix ; nous ne sentons rien de son corps qui est cependant un corps d'homme radicalement semblable au nôtre. Il est enveloppé des nuages du sacrement, prisonnier du mystère. Le voile est d'une épaisseur impénétrable, plus impénétrable qu'à la Crèche et sur la Croix, où l'humanité cachait la divinité. Ici, l'humanité elle-même s'évanouit sous les saintes espèces. Ce mystère, c'est pour nous rassurer dans une démarche que nous ne pourrions faire qu'en tremblant, si le Christ était visible et tangible ; et c'est aussi pour que notre acte soit méritoire, et que nous ayons notre récompense dans le ciel où nous verrons Dieu dans un éternel face-à-face après l'avoir cru et aimé à l'aveugle dans le temps.

Il faut que l'âme accepte ce voile, ce mystère, cette obscurité. Mais ne voyez-vous pas que cette acceptation est le plus admirable acte de foi qu'elle puisse faire ? Dès lors, aucune difficulté ni peine, quand on a accepté un tel mystère, à croire les autres mystères, Trinité, Création, Incarnation, Rédemption, lesquels, en somme, ne sont ni plus profonds ni plus accessibles.

Il y a même, pour celui qui croit à l'Hostie et qui la reçoit, une sorte d'évidence expérimentale qui favorise et facilite singulièrement la foi. Dans la communion, « toutes les distances sont franchies, toutes les barrières sont supprimées. L'homme se trouve en contact direct avec un Dieu qui se livre sans réserve, sans appareil. La créature et le Créateur conversent cœur à cœur. Il n'y a plus d'intermédiaire ; il n'y a plus d'abîme entre la majesté et la bassesse infinies; il n'y a plus de malentendus possibles. On ne peut plus dire à Dieu : « Tu m'effraies, tu m'écrases, tu es trop grand, tu es un maître trop supérieur à ma faiblesse. » Plus n'est besoin d'être philosophe pour le deviner, prophète pour l'entendre, Moïse pour lui parler. La foi est éclairée d'une lumière si vive que son objet devient une réalité vécue, aussi incontestable que les réalités qui tombent sous nos sens charnels. »

De plus, la foi est une habitude de l'âme soumise à la parole de Dieu, et, comme toutes les habitudes, elle se fortifie par l'exercice. Toutes les fois que vous approchez de la Sainte Table, vous faites un acte de foi, car c'est la foi qui vous y amène. Il résulte de là que la vertu de foi, qui est déjà par elle-même une habitude, se transformera de plus en plus, si vous communiez souvent, en une disposition constante, en un état d'âme stable et comme fixe. Vous serez ce juste dont parle S. Paul (Hébr., x, 38), ce croyant parfait qui n'a pas seulement des mouvements ou des accès de foi, mais qui littéralement vit de sa foi, son âme respirant dans une atmosphère surnaturelle, comme nous respirons au sein de la nature, où nous sommes plongés, l'air vivifiant du ciel.

Je vois encore une autre raison de ce développement de la foi par l'Eucharistie : c'est que la communion exige la pureté du cœur et du corps. Vous n'irez pas à la Sainte Table, si vous n'avez pas été lavés de vos souillures morales, publiques ou secrètes, dans la piscine de la pénitence. Quand donc vous vous approchez du banquet divin, votre cœur est pur, votre âme est pure. C'en est assez pour que votre goût de Dieu et des choses de Dieu devienne plus profond et plus ardent. « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu, » dit Notre-Seigneur. C'est aussi vrai aujourd'hui qu'à l'heure où il l'a dit. Purs de cœur, d'âme et de corps, vous acceptez toutes les vérités évangéliques sans aucune difficulté ni peine, et chaque fois que vous allez à la Sainte Table dans ces dispositions, il est tout naturel que votre foi grandisse et se fortifie.

A cette influence naturelle de l'habitude et de la pureté, s'ajoute l'influence surnaturelle de la grâce. Jésus venant en nous confirme en nous notre croyance en lui ; si cette foi était chancelante, il la raffermirait, mais dès là qu'elle est déjà ferme et solide, il l'élève, il l'amplifie, il en donne la plénitude.

Rien ne nous semble plus simple, à nous qui communions, que de croire à l'Eucharistie. Pas plus que les autres, encore une fois, nous ne voyons de nos yeux de chair le Christ qui s'y cache ; nous ne le touchons pas, nous ne l'entendons pas ; et cependant nous n'hésitons pas à penser et à dire : « Il est là ! » D'où nous vient cette croyance si solide, cette confiance si ferme ? D'où vient que nous acceptons aisément ce que l'incrédule traite d'absurdité ? Quelle force incline notre raison — qui vaut bien la raison de l'impie, j'imagine, — à accepter, à croire, à adorer ? Un sentiment profond, un sentiment invincible qui n'est autre que la grâce du Sacrement.

« Quand toute la terre, disait Ozanam, aurait abjuré le Christ, il y a, dans l'inexprimable douceur d'une communion et dans les larmes qu'elle fait répandre, une puissance de conviction qui me ferait encore embrasser la croix et défier l'incrédulité de toute la terre. »

Voilà quelle certitude la grâce produit dans une âme qui communie fréquemment et saintement.

II

L'Eucharistie, comme je viens de le montrer, augmente la foi dans ceux qui la possèdent solide et ferme ; elle la sauvegarde dans ceux qui la sentent faiblir, chanceler, s'en aller.

Vous doutez ? Communiez avec les dispositions requises, et vous ne douterez plus. Nous avons de ce phénomène, dans l'Evangile, un exemple à la fois touchant et typique.

C'est le soir même de Pâques. Deux disciples de Jésus quittent Jérusalem et s'en vont à Emmaüs, leur village. Ils sont tristes et découragés : Celui qu'ils appelaient le Christ est mort sur la croix, mort d'une mort atroce et honteuse ! Tout est fini; le bel espoir d'une restauration d'Israël, évanoui sans retour. Ils avaient eu foi en lui ; cette foi, comment l'auraient-ils encore ? Il est mort, il est enseveli dans le tombeau ! Des femmes ont bien raconté, dans la matinée, qu'elles avaient trouvé le tombeau vide ! Mais ces femmes sont des femmes; peut-on croire des femmes ?

Le doute les ronge, un doute triste, sombre, désespéré.

Pendant qu'ils s'entretiennent ainsi, Jésus, sous la figure d'un voyageur, les rejoint et fait route avec eux. Il leur reproche leurs hésitations. Sa parole les réchauffe : « Est-ce que notre cœur n'était pas brûlant dans notre poitrine, pendant qu'il nous parlait sur le chemin ? » diront-ils tout à l'heure. Mais si la parole les réchauffe, elle ne les éclaire pas... Ils doutent encore.

On arrive au bourg d'Emmaüs ; on entre dans la maison où ils sont attendus. Jésus veut les quitter : « Non, restez, Seigneur, lui disent-ils, il se fait tard. » Jésus reste et l'on se met à table.

A table, Jésus prend le pain, le bénit et le rompt, comme à la Cène. C'est le renouvellement de la consécration et du cérémonial de l'Institution Eucharistique. A cette vue, les yeux fermés s'ouvrent, *aperti sunt oculi eorum*. Ils reconnaissent Jésus. La lumière a jailli de l'Hostie !

Miracle ! dites-vous. — Miracle, oui, mais miracle habituel, miracle qui se renouvelle tous les jours pour ceux qui vont porter à Jésus-Eucharistie leur pauvre esprit troublé, leur pauvre cœur inquiet.

Ce grand acte de foi qu'est nécessairement une communion sérieuse, préparée et bien faite, fortifie la vertu de foi en nous et en fait rayonner en nous toute la lumière avec une extraordinaire splendeur.

Nous n'avons plus aucune difficulté à accepter ce qui nous semblait inacceptable, ce devant quoi notre esprit regimbait comme un coursier au moment où on le lance dans la nuit.

« Je ne voyais pas hier, s'écrie un éloquent prédicateur, pourquoi il y a tant de douleur sur la terre ; il me semblait qu'un Dieu devait semer la joie autour de lui et que, puisque la vie terrestre est si sombre, c'est que là-haut le soleil de la divinité fait défaut, c'est que son existence est un mythe et sa beauté un mensonge. C'était la pleine nuit, et mon âme solitaire pleurait son Dieu absent. Mais l'Hostie a lui dans les ténèbres. A son rayon, j'ai tressailli ! Ce problème de la souffrance ne me semble plus insoluble. Je n'y vois plus l'atroce ironie qui m'insultait hier. Le chemin continue à être semé d'épines, taché de flaques de sang ; mais je vois ce que je ne voyais pas, le terme, le terme radieux ; je vois au loin les portes d'émeraude et de saphir de la Jérusalem céleste, les portes que l'Hostie ouvre aux bons crucifiés du Calvaire, *quæ cœli pandis ostium*. Et tant de lumière a inondé ces lointaines perspectives que mon doute s'est enfui et que j'ai rechanté notre vieux *Credo*.

« Je ne voyais pas le pourquoi du mystère. Il me semblait humiliant pour l'intelligence de se courber devant des formules incomprises et incompréhensibles. Je ne comprenais pas comment l'infini peut se renfermer dans une parcelle de pain, dans une goutte de vin, changer l'immensité des cieux contre les parois d'un tabernacle et la coupe d'un calice ou d'un ciboire. Mais l'Hostie m'a dit un seul mot, un seul, qui a calmé toutes mes révoltes, un mot qui m'a vaincu, un mot qui m'a fait pleurer et qui m'a révélé des mondes jusqu'alors fermés pour moi ; elle m'a dit : « Je t'aime ! » Et j'ai compris qu'un pareil amour, formidable, immense, explique tout ; qu'il ne supporte pas les distances et les franchit d'un coup d'aile ; qu'il ne supporte pas les obstacles et les renverse d'un souffle ; qu'il ne recule pas devant les miracles et qu'il en sème sa route... » (Coubé).

Rien n'est plus vrai. Vous êtes troublés, émus par les objections qui courent par le monde comme des chauves-souris dans le crépuscule ; des doutes s'élèvent en vous, échappés de votre subconscient, comme des miasmes au-dessus d'un marais ; le démon attaque sournoisement vos certitudes... Communiez et vous ferez l'expérience. « Ah ! s'écriait un jour le P. Eymard, pour ramener la foi chez les peuples, on fait beaucoup de livres et de raisonnements ! La foi ne se raisonne pas tant ; la foi c'est la grâce ; allez la chercher vers sa source, à la Sainte Table. » Rien n'est plus vrai encore, et c'est justement, m. f., la vérité que j'ai essayé de faire luire à vos yeux.

Nous vivons — qui peut le nier ? — à une époque de scepticisme et d'épaisse indifférence, et il est des heures où les croyants sentent leur foi défaillir. Le doute, la négation même se présentent à la porte de leur âme et demandent à entrer.

Grâce à l'Eucharistie, vous croirez, « d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout votre être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute, que tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée ne pourront ébranler votre foi, ni à vrai dire la toucher. » (Paul Claudel).

L'Eucharistie est pour le chrétien un ferment de foi plus puissant que tous les arguments du raisonnement humain. Source de croyance par l'amour, elle élève la raison par le cœur, et visitant l'âme la plus humble, elle en fait le séjour de la Sagesse éternelle.

* *

Si donc il en est parmi vous, m. f., qui sentent leur foi troublée ou chancelante, qu'ils purifient leur cœur, et j'en réponds, leurs troubles s'apaiseront et leur foi ne chancellera plus. Comment un corps d'homme peut-il être présent dans une parcelle de pain, comment le sang d'un homme peut-il tenir dans un calice, comment un Dieu peut-il s'humilier au point de devenir notre nourriture, celui qui communiera avec un cœur pur ne s'en étonnera pas. On dit : « L'Eucharistie, c'est la nuit » ; pour lui, elle sera le jour. On dit : « L'Eucharistie, c'est le silence » ; pour lui, elle se fera parlante et divinement éloquente. On dit : « L'Eucharistie, c'est la mort » ; pour lui, il sentira en elle palpiter la vie immense et éternelle.

La vérité eucharistique ne fera pour lui aucun doute, et l'acceptation de cette vérité capitale, la plus déconcertante de tout le dogme, entraînera toutes les autres. Quand on croit à l'Eucharistie, on n'a plus de peine à croire aux autres mystères.

Une belle miniature du XVe siècle, je crois, nous donne sur ce sujet une leçon impressionnante. Une mer immense s'étend jusqu'aux horizons et, sur cette mer sans limite et sans ports, l'humanité embarquée sur des nefs légères est secouée au souffle des tempêtes. Mais au milieu de cette immensité troublée, une montagne s'élève que des voyageurs gravissent. Une femme — la Foi — les guide et les encourage, et quand ils sont sur le sommet, ils voient Dieu face à face...

Voilà ce que peut pour nous la Foi que l'Eucharistie entretient, anime ou ranime, et exalte en nous. Elle est lumière et elle nous prépare à la grande et définitive révélation de l'au-delà, quand, pareils à Madeleine reconnaissant tout à coup son Maître adorable et adoré dans l'homme qu'elle avait pris d'abord pour un jardinier, nous nous écrierons en plein ciel : « J'ai cru ; je vois ! » Ainsi soit-il.

LES PARABOLES DU ROYAUME

XIII

LA ROBE NUPTIALE

Mes frères,

A la suite de la parabole du festin des noces, dans laquelle les invités refusent de répondre à l'invitation du roi, S. Mathieu raconte l'épisode de la robe nuptiale :

« Le roi, étant entré pour voir les convives, aperçut là un homme qui n'était pas revêtu de l'habit de noces. Il lui dit : « Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir l'habit de noces ? » Mais lui resta muet. Alors le roi dit aux servants : « Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures. Là sont le pleur et le grincement de dents. Car il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. »

I

Certains commentateurs considèrent le récit du festin et celui de la robe nuptiale comme faisant partie de la même parabole.

La critique moderne pense que ces deux récits ont été simplement juxtaposés, car chacun d'eux comporte une leçon particulière. Le *festin des noces* enseigne que les premiers invités à prendre place dans le Royaume de Dieu, les Juifs, étaient indignes et furent remplaçés par ceux-là mêmes qu'ils méprisaient, et la *robe nuptiale* enseigne la nécessité de l'état de grâce pour quiconque doit faire partie de ce Royaume de Dieu.

Le récit de la robe nuptiale serait non pas une parabole entière, mais plutôt un fragment ou une ébauche de parabole, dont le début ressemblerait au festin des noces. On y trouverait le roi, la noce, le festin, la salle, les convives ; et à cause de la ressemblance on aurait omis ce début pour rappeler seulement la leçon que le Sauveur a voulu donner.

II

Voici donc le tableau.

La salle est remplie de convives attablés. Le Roi ne préside pas le festin. Peut-être le protocole ne le lui permet pas. Ainsi nous savons que les cheiks d'Orient ne prennent jamais part au festin dont ils régalent leurs hôtes. — Au cours du repas, le Roi pénètre dans la salle pour voir les convives, jouir du spectacle, constater leur satisfaction pour ses largesses. Et que voit-il ? Un homme qui ne s'est pas revêtu de son habit de fête, de l'habit de noces.

Il est de toute convenance que dans un festin d'apparat, et sur l'invitation d'un roi, les convives prennent un vêtement digne de leur hôte. Cet homme venu avec ses habits journaliers était évidemment en faute et manquait à la plus élémentaire correction.

« Mon ami, dit le Roi, comment es-tu entré ici sans avoir la robe nuptiale ? Mais lui demeura muet. » A cause de ce silence, le récit nous laisse croire que ce convive n'avait pas d'excuse.

Si l'invitation avait été précipitée comme dans la parabole du festin, où les serviteurs sont allés quérir les convives sur les places, aux carrefours, le long des clôtures et les ont forcés d'entrer pour remplir les places autour de la table, l'homme se serait excusé, et ce n'est pas le cas.

Si l'indigence ne lui permettait pas de posséder un habit de cérémonie, le Roi eût excusé sa pauvreté, puisqu'il l'appelle « mon ami ».

Son silence indique donc qu'il reconnaît son tort ; il se condamne lui-même, comme ayant manqué de délicatesse, et son attitude peut se comparer à celle des premiers invités du festin qui, sans raison, avaient refusé l'invitation royale.

Aussi le châtiment ne se fait pas attendre. Le Roi dit aux servants : « Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures. »

On se saisit du coupable, on l'expulse de la salle splendidement illuminée et on le jette dehors, dans la nuit.

Ce malheureux a entendu sa condamnation ; il l'a subie sans élever la moindre protestation, comme s'il avait conscience de l'avoir pleinement méritée.

III

Il est facile, m. f., de faire l'application de la leçon qui se dégage de ce récit parabolique.

Comme dans la parabole précédente, le Roi, c'est Dieu.

Le festin, c'est le Royaume du Messie commencé sur terre, pour avoir son parfait épanouissement dans le ciel, comme un festin de noces éternelles dans un milieu de lumière, de joie, d'allégresse, de bonheur sans mélange.

La robe nuptiale représente les dispositions intérieures dont chaque convive doit être animé. Ce n'est pas assez d'être introduit dans la salle du festin, d'être introduit dans l'Eglise, on doit y entrer comme il faut. Il ne suffit pas de recevoir le baptême, mais, selon la forte expression de S. Paul, il faut se revêtir de Jésus-Christ, c'est-à-dire devenir un homme nouveau par la foi, l'amour, l'imitation de Jésus-Christ dans toutes nos œuvres.

« Si au jour du jugement, dit S. Jérôme, il se trouve quelqu'un porteur du nom de chrétien qui n'ait pas la robe nuptiale, l'habit de l'homme céleste,... sur-le-champ il sera appréhendé et il s'entendra dire : Mon ami, pourquoi es-tu entré ici ? »

Nous devons donc vivre dans l'exemption du péché, de peur que le divin Roi, venant à l'improviste, ne nous trouve pas revêtus de l'homme nouveau et que nous soyons jetés dehors, dans les ténèbres infernales.

Nous devons vivre dans l'état de grâce, c'est-à-dire dans l'amitié divine, afin que le festin auquel Dieu nous convie dès maintenant, par la participation aux sacrements, se continue pour nous le jour où Dieu nous appellera dans le séjour des noces éternelles de son Royaume.

IV

Enfin, m. f., à la suite du récit de la parabole, Notre-Seigneur, ou l'Evangéliste, ajoute une des sentences qui étaient familières au Sauveur : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Cette sentence n'est pas une explication des paraboles, elle n'a même aucun rapport avec elles.

Elle annonce qu'il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Or, dans le festin des noces, les premiers invités, « les appelés, » sont remplacés par les seconds, « les élus, » et le nombre de ces élus est égal au nombre des premiers, devenus les réprouvés. Dans le récit de la robe nuptiale, les invités ont tous répondu, ils sont devenus « les élus », sauf un qui a été jeté dehors.

En réalité, cette sentence est un appendice aux récits paraboliques, placé là à cause de son analogie. Prise en elle-même, cette maxime semble affirmer le nombre inférieur des élus, des sauvés, par rapport à la multitude de ceux qui auraient pu l'être. Mais quel sera ce nombre ? Dieu seul le connaît.

Notre-Seigneur faisant route vers Jérusalem, quelqu'un, un inconnu, lui demande : « Seigneur, est-ce que les sauvés sont le petit nombre ? » Notre-Seigneur ne répond pas directement, il se contente de lui conseiller d'entrer dans le Royaume de Dieu « par la porte étroite, car beaucoup chercheront à entrer et ne le pourront pas. »

M. f., il est très consolant de penser que Dieu a le désir de sauver tous les hommes, puisqu'il nous a tous créés pour lui. Notre-Seigneur a voulu racheter tous les hommes, puisqu'il est mort sur la croix pour tous.

Si tous sont appelés, — car dans l'Ecriture le mot *beaucoup* a souvent le sens de *tous*, — tous ceux qui le voudront seront sauvés.

La leçon générale qui se dégage des paraboles, comme la leçon de cette sentence, est donc un aver-

tissement sérieux sur la nécessité de répondre à l'invitation du Maître, puisque nous sommes tous appelés, et d'éviter toute négligence coupable qui nous ferait manquer irréparablement le bonheur du ciel, pour que nous soyons tous des élus. Ainsi soit-il.

XIV

LES DEUX FILS

Mes frères,

Le mardi qui suivit le dimanche des Rameaux, Jésus revint de Béthanie à Jérusalem.

Il enseignait dans le Temple.

Un groupe de prêtres, de scribes, d'anciens du peuple qui l'écoutent, l'interpellent sur son pouvoir de thaumaturge et sa qualité de docteur. C'était un piège !

Du tac au tac, Notre-Seigneur leur répond en leur tendant lui-même un piège au sujet de Jean-Baptiste. — « Le baptême de Jean, d'où venait-il, du ciel ou des hommes ? » Ces Juifs se concertent : — Si nous répondons qu'il vient du ciel, il nous reprochera de n'avoir pas cru en lui. Si nous répondons qu'il vient des hommes, le peuple se dressera contre nous, car tous regardent Jean comme un prophète.

Alors ils affectent l'ignorance et répondent qu'ils ne savent pas.

« Vous ne savez pas ? Eh bien ! moi non plus je ne vous dirai pas par quelle puissance j'opère. »

Et c'est ici que l'évangéliste S. Mathieu place la parabole des deux fils, qui fera l'objet de la présente instruction.

I

« Que pensez-vous de ceci ? » dit Jésus. « Un homme avait deux fils. Il dit au premier, par conséquent à l'aîné : « Va travailler à ma vigne. » Celui-ci simule le respect, les égards, la soumission pour l'ordre du père. — « J'y vais, seigneur. » Mais les talons tournés, il n'y alla pas. » Donc, malgré les apparences, c'est la désobéissance complète.

S'adressant au second, le père lui donne le même ordre ; et le cadet d'une façon un peu brutale répond : « Je ne veux pas... » Mais, pris de remords, il y alla.

Et Jésus pose la question : « Lequel des deux a fait la volonté du père ? — Le dernier, » disent-ils.

Voyez, m. f. Dans l'épisode précédent du baptême de Jean, Jésus a posé une question analogue : « Le baptême de Jean, de qui est-il, du ciel, ou des hommes ? » et flairant le piège, les Juifs n'ont pas voulu répondre. Cette fois, ils répondent innocemment sans voir que leur réponse est leur propre condamnation. Eux si retors, qui tant de fois ont cherché à surprendre Notre-Seigneur afin de le condamner, les voilà pris à leur tour. — « Lequel a fait la volonté du père ? »

Le dernier, celui qui tout d'abord a refusé, mais qui, ayant mieux compris son devoir, a définitivement obéi.

Et la leçon suit immédiatement la réponse : « En vérité, je vous le dis : les publicains et les courtisanes entreront avant vous dans le Royaume de Dieu. »

Et cette fois encore, les Pharisiens ne pouvaient pas se tromper sur la leçon qui leur était donnée.

II

Faisons, m. f., l'application.

Le père, maître de la vigne, c'est Dieu.

Les deux fils sont les Pharisiens et les Publicains.

1. Le premier fils, désobéissant après avoir accepté la volonté de son père, représente la masse des Juifs et particulièrement les Pharisiens, leurs chefs. De longue date, eux et leurs ancêtres ont reçu la Loi. Ils se flattent de la posséder, de l'observer. Ils font sans cesse profession de stricte obéissance. Entendez le Pharisien qui prie dans le Temple : « Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont pécheurs, voleurs, adultères, je jeûne deux fois par semaine et je donne la dîme de tout ce que je possède. »

Entendez les mêmes Juifs, irrités devant la retentissante guérison de l'aveugle-né, accabler celui-ci d'injures : « Toi, sois le disciple de Jésus si tu le veux ; nous, nous sommes les disciples de Moïse. » Et l'admiration populaire les considère comme les justes, les saints.

Incontestablement, ils passent les premiers dans l'ordre des préséances ; ils sont les premiers invités à se rendre à la vigne, les premiers appelés à faire partie du Royaume de Dieu. Notre-Seigneur l'insinue, quand à la Chananéenne qui demande la guérison de sa fille, il répond qu'il n'a été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.

Plus tard S. Paul, comme son Maître, évangélisera d'abord les Juifs et ne se tournera vers les païens que lorsque ceux-là refuseront d'entendre la vérité.

Le fils aîné appelé au labeur dans la vigne du père a répondu *oui*, mais, revenu sur sa parole, s'est montré désobéissant. Et les Pharisiens, sous les dehors hypocrites de l'obéissance à la justice, ont méprisé, violé, abandonné la loi de Dieu.

2. Le second fils a répondu : « Je ne veux pas. » Puis la réflexion et le remords l'ont amené à l'obéissance.

Il représente les publicains, les pécheurs, tous ceux qui étaient considérés comme le déchet de la nation.

Ceux-ci étaient ostensiblement en rupture avec la Loi et vivaient dans la désobéissance. Ce n'est que peu à peu, tardivement, qu'ils ont écouté la parole du Maître. Puis, un jour, l'appel divin a résonné plus profondément dans leurs âmes ; la lumière divine a brillé et un attrait irrésistible les a conduits à la conversion.

III

Quand Notre-Seigneur demanda aux Pharisiens lequel des deux fils a fait la volonté du père, il savait que, par leur réponse, ils se condamneraient eux-mêmes et que la leçon donnée blesserait leur orgueil : — « En vérité je vous le dis : les publicains et les courtisanes entreront avant vous dans le Royaume de Dieu. »

Jésus ne leur dit pas qu'ils sont exclus du Royaume, mais qu'ils n'y sont pas encore... Peut-être ne sont-ils pas même sur la route qui les y conduirait, tandis que les pécheurs publics y arriveront avant eux.

La pensée que les publicains sont plus près du Royaume qu'eux-mêmes était bien de nature à hu-

milier l'orgueil pharisaïque. S'ils avaient été appelés ensemble, c'eût été déjà une honte pour les Pharisiens de se laisser devancer par ces déchets de la nation ; à plus forte raison si ayant été appelés, eux, les premiers, ils ont refusé de répondre à cet appel et si, au contraire, les seconds se sont montrés obéissants par leur conversion.

Par cette leçon, Notre-Seigneur voulait ouvrir les yeux des Pharisiens, les amener à mettre leur conduite en harmonie avec leur croyance, les détourner de ce dédain méprisant qu'ils avaient pour les pécheurs, et leur montrer la conversion désirable et possible en suivant ses enseignements.

IV

M. f., nous ne devons pas faire dire à la parabole ce qu'elle ne dit pas. Mais il nous est permis de penser que Notre-Seigneur a vu plus loin que les auditeurs qui l'entouraient.

Son divin regard a plongé à travers les âges et sa parole retentit avec la même force dans les âmes de tous les temps. Pour nous comme pour les Juifs, la parabole renferme une condamnation et un encouragement.

1. La condamnation atteint les hommes, voire les chrétiens qui se justifient avec une facilité extraordinaire. La religion, les ordres de Dieu, ses commandements, c'est bien, c'est très bien,... mais ils les accommodent à la dimension de leur volonté. Pourvu qu'ils conservent une justice extérieure, semblable à celle des Pharisiens, ils se tiennent pour satisfaits et pensent que Dieu doit s'en contenter.

Nous voyons, en effet, des chrétiens pour lesquels la religion n'est qu'un ensemble de pratiques extérieures, et qui s'érigent en juges impitoyables de leurs frères. Ils jettent le soupçon sur les intentions qu'ils ignorent ; ils discutent des actes dont ils ne sont pas les témoins ; ils ne croient guère ou ne croient pas à la vertu, au désintéressement et encore moins au repentir. Jamais ils ne pardonnent une faiblesse, ni ne croient à la sincérité de la conversion. — Que ceux-là prennent garde de n'être pas sur le chemin du Royaume de Dieu !

2. La parabole renferme un encouragement qui doit faire naître en nous tous, m. f., une grande espérance.

Le second fils a dit : *Non*, puis il a obéi. C'est donc que les négligences, les défaillances devant le devoir ne ferment pas à tout jamais l'accès au Royaume de Dieu. Devant nos fautes, ne croyons pas que notre Père qui est aux cieux demeure implacablement irrité contre nous. Ecoutons l'appel divin, renouvelé sans cesse en nos âmes par le remords, par le désir de mieux faire, par l'aspiration à devenir meilleurs, et faisons effort pour lui obéir.

En vérité, nous sommes tous des pécheurs qui avons besoin de conversion. Ce que Dieu attend, ce qu'il nous demande, c'est un retour loyal vers lui, pour nous placer dès maintenant parmi les justes qui peuplent son Royaume. Ainsi soit-il.

XV

LE MAUVAIS RICHE ET LE PAUVRE LAZARE

Mes frères,

Nous allons méditer aujourd'hui la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare. Elle se compose de deux scènes : une scène terrestre et une scène d'outre-tombe, suivies d'un appendice qui nous aide à comprendre la leçon donnée par Notre-Seigneur.

I

Le premier tableau met en présence deux hommes qui sont aux extrémités de l'échelle sociale.

Le premier, le riche. La littérature juive nous présente toujours le riche vêtu de fin lin pour les vêtements de dessous et drapé dans un manteau de pourpre.

A la richesse des vêtements, ce riche joignait le luxe de la table. Elle était servie avec abondance et avec tous les raffinements de la cuisine orientale. Si le récit ne mentionne pas de nombreux convives, qui sont inutiles pour la leçon de la parabole, on peut penser qu'il s'en rencontrait souvent dans cette maison où l'on faisait splendide chère. Chaque jour il y avait nouveau festin, et c'est en cela que consistait pour ce riche l'étalage de sa fortune.

Le second personnage est le pauvre Lazare.

Les mendiants de Palestine s'acheminent en longues processions. L'estropié se traîne à grand renfort de béquilles ou porté sur le dos d'un compagnon de misère. L'aveugle avance en tâtant le chemin familier ou conduit par un mendiant plus clairvoyant. Tout ce monde est vêtu de haillons sordides et souvent en loques.

Ce qui est remarquable, c'est l'assiduité de ces mendiants aux mêmes portes, pendant des années. Chacun finit par être connu et, à la longue, une sorte de familiarité s'établit entre celui qui donne et celui qui reçoit.

C'est un de ces mendiants qu'on trouve à la porte du riche. Il gisait à terre, soit qu'il y eût été apporté par quelqu'un, ou qu'il s'y fût traîné par ses propres moyens.

Il se tenait évidemment à la porte principale, afin d'être bien en vue ; c'était là son poste habituel, et, s'il y revenait régulièrement, c'est parce qu'il y recevait au moins le minimum de nourriture qu'il espérait, et que la maison du riche ne lui était pas absolument inhospitalière.

Le mendiant palestinien possède des trésors de patience, accepte les rebuffades et les injures ; mais s'il ne reçoit rien ou presque rien, il passe et va tendre la main ailleurs.

Ce pauvre recevait donc les miettes, c'est-à-dire quelque chose qui restait du repas du riche, et ce fut la raison de sa fidélité à son poste jusqu'à sa mort.

Sa misère s'aggravait de pénibles infirmités. L'Evangile dit qu'il était couvert d'ulcères, plaies qu'on apercevait à travers les haillons, et visibles sur les jambes nues, la tunique ne descendant guère que jusqu'aux genoux.

Et le récit ajoute, comme pour souligner la grande infortune de ce malheureux, que les chiens venaient lécher ses plaies. Abandonné de tous, n'ayant pour compagnons que les chiens de la rue qui s'assemblaient autour de lui et lui disputaient peut-être sa maigre pitance, Lazare ne pouvait pas même les chasser et les empêcher de lécher ses plaies.

Voilà donc le premier tableau : un riche resplendissant de santé vit dans le luxe ; un mendiant dans sa misère et son abjection n'a qu'un souffle de vie.

II

Le second tableau nous transporte au séjour des morts.

D'après les idées juives de ce temps, le séjour des morts comprenait la demeure des Justes, celle que le Talmud appelle l'Eden, le Paradis, et la demeure des méchants que l'Ancien Testament appelle la géhenne. Il y avait entre les deux une séparation, mais elle n'empêchait pas les justes et les réprouvés de se voir et de se parler.

Le pauvre mourut.

De son cadavre, la parabole ne se préoccupe pas. On le ramassa dans le coin où il avait expiré, pour le porter sans cérémonie dans une terre d'emprunt, la tombe des pauvres et des étrangers.

Mais son âme fut portée par les anges dans le sein d'Abraham, c'est-à-dire que Lazare fut reçu dans la demeure des justes, et lui qui n'avait plus de société que les chiens est devenu l'enfant chéri d'Abraham, et repose sur son sein.

Le riche mourut aussi.

Il eut sans doute de magnifiques funérailles, ses restes furent placés dans un sépulcre creusé dans la colline ; mais, ici, sa richesse l'abandonna. Au lieu de sa demeure confortable, le séjour des morts dans la demeure des méchants ; au lieu de ses habits luxueux et de sa bonne chère, le tourment du feu.

Et c'est de là que nous l'entendons adresser sa requête : « Père Abraham, ayez pitié de moi ! Envoyez Lazare, pour qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt et qu'il rafraîchisse ma langue, car je suis torturé dans cette flamme. »

Et Abraham de lui répondre : « Mon enfant, souviens-toi que tu as reçu les biens durant toute ta vie, et pareillement Lazare les maux. Maintenant il est ici consolé, tandis que tu es dans les tourments. »

Et cette réponse, m. f., correspondait aux idées des Hébreux, qui croyaient que Dieu avait destiné à chaque individu une certaine somme de biens et de maux dans ce monde et dans l'autre vie ; que ceux qui avaient goûté le plaisir en cette vie seraient privés de bonheur dans l'autre, et qu'au contraire, ceux qui n'auraient eu que des maux en ce monde, auraient bonne part à la félicité du ciel.

Et Abraham ajoute : « Du reste, entre vous et nous est établi un abîme que nul ne peut franchir. »

Ce damné a mérité son châtiment. Il y a impossibilité à ce que Lazare puisse le soulager. Telles sont les deux raisons qui motivent le refus d'Abraham.

Voilà donc le second tableau, qui fait un contraste saisissant avec le premier, puisque les situations des deux personnages y sont renversées.

Le riche est plongé dans la souffrance. Le pauvre est au sein de la béatitude.

III

Quelle est maintenant la leçon de la parabole ?

Notre-Seigneur présente à ses auditeurs un homme comblé des biens de la terre qui se damne, et un homme qui en est totalement dépourvu et qui fait son salut.

Pourquoi le riche s'est-il damné ? Est-ce parce qu'il est riche ? Notre-Seigneur voulait-il enseigner que la fortune conduit fatalement à l'enfer ? que dans l'autre monde les situations seront nécessairement dans l'ordre inverse des situations sociales de ce monde ?

M. f., une telle loi serait en désaccord avec la justice et la miséricorde divines. Tous les heureux de ce monde ne méritent pas la damnation ; tous les malheureux ne méritent pas d'être sauvés.

Notre-Seigneur ne dit pas ouvertement la raison du châtiment du riche ; mais il la laisse suffisamment entendre dans la nouvelle requête du réprouvé :

« Je vous en prie, père Abraham, envoyez donc Lazare à ma maison paternelle, car j'ai cinq frères, pour qu'il leur parle, afin qu'ils ne viennent pas en ce lieu de tourments. » — « Ils ont Moïse et les prophètes, répond Abraham ; qu'ils les écoutent, » c'est-à-dire, qu'ils suivent les enseignements des Saintes Ecritures sur la sanctification de la vie en général, et des richesses en particulier, et ils se sauveront.

« Non, mon père ! Mais si quelqu'un d'entre les morts se rend près d'eux, ils feront pénitence. » — « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, alors même qu'un mort ressusciterait, ils ne se laisseront pas persuader. »

Si ce riche réprouvé intercède d'une façon si pressante pour ses frères, c'est que ceux-ci ne vivent pas mieux que lui, qu'ils vivent comme il a vécu lui-même quand il était sur terre, et que s'il est en enfer, ses frères sont sur le chemin qui les y conduit.

C'est donc que lui-même, séduit par la vie facile que ses richesses lui procuraient, s'est fort peu soucié de suivre les commandements de la Loi et des prophètes.

Si ses frères ont besoin de faire pénitence, c'est que lui-même aurait dû pratiquer cette vertu, et que sa vie écoulée dans les festins avait détruit en lui toute pensée de mortification et n'a pas été sans désordres.

En un mot, ce riche, comme ses frères, a joui de la vie rendue facile par ses richesses, sans se soucier le moins du monde de vivre selon la loi de Dieu. Et voilà la cause réelle de sa damnation.

* *

M. f., rappelons-nous que le salut de nos âmes et notre place dans le Royaume des cieux dépendent surtout de la manière dont nous remplissons nos devoirs envers Dieu.

Il y a parmi les élus et parmi les damnés des riches et des pauvres. Si la Providence nous a donné les biens de la terre, sachons ne pas y attacher nos cœurs et nous en servir pour faire le bien. Si nous en sommes privés, gardons notre confiance en Dieu pour qu'il nous donne le pain de chaque jour, et offrons-lui nos misères et nos inquiétudes pour qu'il les sanctifie.

Et pour que les biens de ce monde ne nous séduisent et ne nous trompent pas, pensons que la vie présente dure peu et qu'elle doit être pour nous la préparation du bonheur qui ne passe pas. Ainsi soit-il.

RETRAITE A DES JEUNES FILLES

I

PARABOLE DE L'AMI RÉVEILLÉ DANS SON SOMMEIL

Oportet semper orare et non deficere.
Il faut toujours prier sans jamais se lasser. (Paroles de N.-S. en S. Luc, XVIII, 1).

Mes chères enfants,

La plus grande puissance du monde c'est la prière, car toutes les autres sont entre les mains de Dieu sans pouvoir lui résister ; seule, celle-ci triomphe de lui, désarme sa justice et prévaut dans les conseils divins.

Notre-Seigneur connaissait cette toute-puissance de la prière et sa crainte était de nous voir l'oublier, ou nous lasser d'y recourir dans nos besoins. C'est pourquoi, mes enfants, en ce saint temps du Carême, je crois répondre au désir du Divin Maître en mettant en lumière cette force souveraine de la prière. Je le ferai à l'aide des paraboles dont il a daigné se servir pour l'expliquer, et par le récit d'un miracle qui fit éclater son efficacité malgré les rebuts apparents du Sauveur.

Aujourd'hui, je voudrais préciser la raison qui fait redouter à Notre-Seigneur notre lassitude dans la prière, et ensuite, exposer la première parabole dans laquelle il cherche à nous donner une foi inébranlable en l'efficacité de nos demandes, alors même que leur persévérance semble devenir de l'importunité.

I

Tout d'abord, pourquoi Notre-Seigneur redoute-t-il notre lassitude dans la prière ?

C'est qu'il connaît notre faiblesse et qu'il nous aime.

Il connaît notre faiblesse ; il sait que la prière exige un véritable effort, car pour prier il faut se faire violence. La volonté doit mettre sous son joug les sens, la mémoire, l'imagination et même l'intelligence : les sens, qu'on a appelés si justement les avenues de l'âme, pour qu'ils se refusent à tout objet extérieur qui, par leur entremise, viendrait envahir l'esprit et le distraire de Dieu ; la mémoire, afin qu'elle n'évoque aucun souvenir étranger à la prière ; l'imagination, afin qu'elle ne représente pas ces tableaux où le rêve s'ajoute à la réalité et la défigure et qui, peut-être à cause de cela même, nous captivent ; enfin, l'intelligence, merveilleux instrument de la volonté qui, rejetant les pensées inutiles ou vaines, doit s'appliquer de tout son pouvoir à servir l'âme dans son entretien avec Dieu.

Avouez, mes enfants, que l'effort exige l'application de tout notre être et que, facilement, par son étendue et sa continuité, il arrive à nous lasser... Alors, nous abandonnons ce que nous trouvons trop difficile, et finalement nous n'éprouvons pour la prière qu'amertume et dégoût. Non pas que les distractions puissent rendre la prière mauvaise ou moins agréable à Dieu quand, restant sur le qui-vive, nous sommes prompts à couper court à leurs suggestions et à les chasser aussi souvent qu'elles se présentent. Cette générosité est le signe authentique que nous voulons être tout à Dieu dans la prière, et elle ne peut que nous le rendre plus favorable.

Notre-Seigneur redoute encore notre lassitude dans la prière parce qu'il sait les lenteurs de Dieu, parfois, à nous exaucer : Dieu nous fait attendre par raison d'amour, afin de nous donner *plus* au temps opportun, quand nous serons plus aptes à recevoir les dons divins et à en profiter. Ces lenteurs de Dieu nous découragent, et Satan exploite ces retards et ce découragement pour nous faire abandonner la prière, qu'il redoute plus que tout, car il ne peut rien contre une âme qui prie.

Notre-Seigneur, *parce qu'il nous aime*, désire nous voir prier. Il sait tous les trésors amassés par lui, tous les mérites de sa vie, de ses souffrances, de sa mort, inépuisable richesse qui dépasse largement tous nos besoins. Il suffit de s'en servir pour devenir ami de Dieu, ou resserrer les liens de cette amitié et arriver à l'intimité. Et ce trésor, Notre-Seigneur sait qu'il n'y a qu'une porte qui l'ouvre et qui permet d'y prendre à pleines mains : c'est la prière.

Une des grandes douleurs de Notre-Seigneur à Gethsémani a été de voir les malheureux qui n'en profitaient pas : « J'ai tout fait pour eux et ils ne veulent ni de mon pardon, ni de ma lumière, ni de mon amour... »

Que si vous me demandez : « Pourquoi Dieu attend-il nos prières ? » c'est, d'une part, parce que la demande lui garantit notre désir et notre volonté de recevoir. « Dieu ne donne qu'à qui demande, dit S. Augustin, pour ne pas donner à qui refuserait. » D'autre part, celui qui demande, n'a d'insistance dans sa demande que dans la mesure de la conscience qu'il a de sa pauvreté, de son besoin, de son indignité : « Je n'ai rien, j'ai besoin de tout. Je ne mérite rien, aussi je viens à vous parce que j'ai confiance en votre miséricorde. » Voilà pourquoi Notre-Seigneur dans l'Evangile revient et si souvent sur la prière et l'instance dans la prière.

II

Et voici sa première parabole à ce sujet. (Une parabole, vous le savez, est une comparaison tirée de la nature ou de la vie quotidienne pour nous faire comprendre quelque chose du royaume de Dieu).

Le Divin Maître a devant lui ses Apôtres et il les interpelle : « Répondez : Qui d'entre vous, voyant arriver au milieu de la nuit une connaissance mourant de faim, et n'ayant rien à lui offrir, n'irait pas réveiller un ami voisin et lui confier son embarras, le priant de lui prêter trois pains ? Que si cet ami vous répond : « L'heure est mal choisie, il est trop tard, la maison est fermée, mes enfants et moi nous sommes couchés, » n'insisteriez-vous pas, ne continueriez-vous pas à frapper tant et si bien que de guerre lasse, pour avoir la paix, nullement par amitié, il finirait par se lever et vous donnerait tout ce dont vous avez besoin ? Eh bien ! moi, je vous dis :

Demandez et l'on vous donnera, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira. »

La parabole est claire : Dieu veut être lassé de nos importunités à toute heure de notre vie et il finit toujours par nous répondre.

Quelques remarques pour bien montrer la vraisemblance du fait qui sert de parabole.

D'abord, en Orient, pour éviter la grande chaleur, on voyage souvent la nuit ; rien d'étonnant dans l'arrivée tardive de ce voyageur. De plus, il n'est pas d'usage d'avoir des provisions de pain. (Ainsi Dieu avait ordonné de ne ramasser de manne que ce qui était nécessaire pour la journée, la veille du sabbat exceptée où l'on devait en prendre pour deux jours). L'ami qui avait de la famille était supposé avoir quelques pains de reste.

Ceci posé, j'explique un peu la parabole et vous résume les enseignements qu'à son sujet nous ont donnés les Pères de l'Eglise et les commentateurs.

Etudions d'abord les personnages, puis la demande, enfin le dénouement.

1. Les personnages. — Notre-Seigneur s'adresse à ses apôtres qui l'écoutent, comme il s'adresserait à nous-mêmes, et il s'agit non seulement d'épisodes passés, mais encore d'un fait journalier et présent.

Quel est ce voyageur, cette connaissance qui, la nuit, demande ce qui lui est nécessaire ? N'est-ce pas notre âme qui, elle aussi, a ses nuits où parfois elle s'égare ? — La nuit n'arrive pas tout à coup ; le crépuscule étend doucement ses voiles qui enveloppent progressivement toute chose, l'on y voit de moins en moins jusqu'à ce que les ténèbres aient tout recouvert... Hélas ! mes chères enfants, je pense à votre avenir et je tremble pour vous. Actuellement, grâce au milieu dans lequel vous êtes, aux leçons et aux exemples reçus, vous vivez dans la lumière. « *Filii lucis,* » comme a dit Notre-Seigneur, enfants de lumière, vous marchez dans la lumière. Mais quand vous aurez quitté ce milieu béni où l'on essaie de projeter sur vous la lumière de l'éternité, c'est-à-dire les enseignements de Notre-Seigneur qui est la lumière du monde, quand vous n'entendrez plus ces leçons, que vous ne verrez plus ces exemples et qu'à leur place, peu à peu, vous entendrez parler le monde, vous verrez agir le monde, que vous constaterez que celles qui vous ont précédées ici ont fini par juger et apprécier comme le monde, alors qu'autrefois elles pensaient et jugeaient comme vous-mêmes aujourd'hui, — vous vous sentirez peut-être dans les ténèbres, mes enfants, et vous frissonnerez dans le froid et l'obscurité de la nuit où votre âme sera plongée. Vous ne verrez plus votre chemin...

Alors le souverain Bien, l'unique, l'éternel, le vrai Bien qui seul peut rassasier nos âmes, celui que vous ne connaissez encore que par la foi, que vous ne possédez que par l'espérance, disparaîtra de vos pensées, et à sa place les biens présents, périssables, éphémères, vous enivreront un instant ; mais loin de remplir le vide de votre âme ils ne feront que le creuser davantage, et, impuissants à apaiser votre soif de bonheur et de plaisir, ils vous feront sentir le néant de ces biens offerts par les créatures qui vous auront grisées un instant, quelques années peut-être,... et votre âme appellera autre chose.

Sentez-vous, mes enfants, que, pour ce voyage de la vie que, *tous*, nous faisons « à tâtons et en gémissant », vous n'avez pas ce qu'il faut pour votre âme ? Je le souhaite, parce qu'alors vous irez trouver le véritable, l'unique Ami, toujours proche, toujours attentif, toujours désireux de vous entendre frapper à sa porte. Le grand Docteur S. Augustin nous le répète : « Il n'y a pas d'heure, dit-il, où Dieu ne soit disposé à nous recevoir ; son œil ne se ferme jamais au sommeil ; il éveille ceux qui dorment afin qu'ils lui adressent leurs demandes. »

S'il paraît se faire attendre, oh ! n'hésitez pas à insister. Rappelez-vous ses paroles : « *Ego dormio, sed cor meum vigilat.* Je semble dormir, mais mon cœur veille. » Plus vous êtes malheureuse, plus vous avez besoin de miséricorde, plus il sera à votre disposition, car, comme le dit S. François de Sales, « entre les gueux, ce sont les plus gueux qui inspirent le plus de pitié. »

2. Après avoir considéré les personnages de la parabole, passons à la demande elle-même : « Donnez-moi trois pains et je vous les rendrai. » Trois ?... Oui, l'un sans doute pour le voyageur, l'autre pour moi afin que je lui tienne compagnie, le 3e pour faire honneur à ma table et lui donner quelque air de munificence...

Ces trois pains de même et unique nature sont, pour S. Augustin, l'image de *la Sainte Trinité :* « Que le Seigneur me donne quelque chose d'éternel, s'écrie-t-il dans sa prière, sa propre Sagesse..., lui-même à moi ; qu'il me donne ce Pain qui ne finira jamais et mettra un terme à notre indigence, Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. »

D'autres songent au pain de *la vérité*, que le monde ignore puisqu'il participe d'une certaine manière à l'état de Satan dont la Sainte Ecriture a dit : « *In veritate non stetit,* » alors que la vraie lumière, celle de l'éternité, distingue les faux biens des vrais ; à celui de la *charité* pour aimer le véritable bien ; et du *courage* pour ne plus nous laisser égarer à la poursuite des mirages trompeurs.

D'autres pensent aux trois vertus théologales, *la foi, l'espérance et la charité,* indispensables à notre pèlerinage ici-bas.

Quels que soient ces pains, le Seigneur ne nous les donne qu'en prêt, car il conserve toujours le domaine de ses grâces et nous aurons à lui en rendre compte. « Mon Dieu, vous me donnez la semence, vous m'aidez à la faire fructifier, mais vous exigez la récolte. »

Quant aux objections de l'ami réveillé dans son sommeil : « Il est trop tard, mes enfants et moi nous sommes couchés et je ne puis rien pour vous », c'est le mécontentement et la mauvaise humeur d'une personne dérangée dans son repos... Ses délais, ses retards sont l'image de ceux que nous impose parfois le Père céleste pour éprouver l'âme. Mais de la tentation jaillira le mérite, « *ex tentatione proventum...* » Et c'est là qu'il faut à tout prix lutter contre le découragement : « Je ne vous lâcherai pas, disait Jacob à l'ange, que vous ne m'ayez béni. » — Et Moïse : « Je ne cesserai de prier que quand vous m'aurez exaucé et que vous aurez pardonné à mon peuple. »

3. Enfin voici le dénouement.

L'ami ne se lasse pas de frapper à la porte, d'appeler en pleine nuit : le besoin ne tient pas compte

du dérangement imposé et de l'importunité de ses cris. Il frappe et frappe toujours. Et de guerre lasse, pour se débarrasser de son ami exigeant, le dormeur finit par se lever, et non seulement il va donner les trois pains qu'on lui réclame, mais il ajoutera tout ce dont on a besoin. Et Notre-Seigneur de dire : « Si cet ami, non parce qu'il est votre ami, mais pour se débarrasser de votre importunité, finit par céder, à plus forte raison Dieu, qu'on ne dérange jamais tant il désire nous donner, cédera-t-il à l'instance de vos prières. »

* *

La conclusion pratique, chères enfants ? Cherchez, frappez, priez. Priez en insistant, et soyez tellement sûres de la paternité de Dieu que plus il vous fera attendre, plus vous croirez qu'il veut vous exaucer bien au delà de ce que vous désirez ; et alors, dès le temps, vous vous ferez un devoir de commencer le cantique éternel de la reconnaissance. Ainsi soit-il.

II

PARABOLE DU JUGE INIQUE

Mes chères enfants,

Notre-Seigneur connaît l'infini du trésor de mérites que par sa vie, ses vertus, ses souffrances, et sa mort, il a constitué pour nous. Il sait que ce trésor suffit surabondamment à donner lumière à notre intelligence, force à notre volonté et nous faire entrer dans l'amitié de Dieu ou en resserrer les liens, pour arriver à cette intimité qui lui permet de s'épancher totalement en sa pauvre créature et de lui livrer tout son cœur.

Il sait que le moyen par excellence de profiter et de s'enrichir de ce trésor, c'est la prière, la prière instante, persévérante, qui, seule, manifeste la conscience que nous avons de notre pauvreté, de notre indigence, de notre indignité, et en même temps témoigne de notre confiance inébranlable en la divine miséricorde du Père qui est dans les cieux. Aussi, redoutant que l'effort nécessaire pour prier et persévérer, surtout quand nos prières ne sont pas exaucées assez vite, ne nous fasse laisser de côté ce grand moyen de salut (le plus grand), il multiplie les enseignements sur la prière, sur la prière persévérante, et pour les rendre plus précis et plus accessibles à nos intelligences, il les présente sous forme de paraboles, qui nous aident à comprendre la nécessité d'importuner Dieu, car cette importunité triomphera de toutes ses résistances et l'obligera à contenter sa miséricorde en délivrant son amour.

A la parabole que je vous expliquais hier, Notre-Seigneur en a ajouté une seconde dont je voudrais aujourd'hui mettre les enseignements en lumière. Il me faut donc vous la rappeler, puis la comparer avec la précédente.

I

Il y avait dans une ville — peut-être Notre-Seigneur connaissait-il cette ville — un juge qui ne craignait pas Dieu et se souciait fort peu des hommes. En cette ville se trouvait aussi une veuve qui venait auprès de lui, disant : « Fais-moi rendre justice par mon adversaire. » Mais pendant longtemps il refusa d'accéder à sa demande. Enfin, il se dit en lui-même : « Bien que je ne craigne pas Dieu et que je ne me soucie pas des hommes, je veux lui faire justice, pour qu'elle ne finisse pas par m'assommer. » — Et le Seigneur d'ajouter : « Entendez-vous ce juge d'iniquité ?... Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit, et il tarderait à les secourir ? En vérité, je vous le dis : il leur fera promptement justice. »

La parabole de l'ami qui ne cède que pour être débarrassé de la demande de son ami, et celle du juge inique qui ne veut pas être tracassé par des réclamations sans fin, ont sans aucun doute le même but : nous exciter à importuner Dieu par nos prières, et à triompher de lui en forçant sa miséricorde à accéder à nos demandes. Mais la seconde parabole diffère un peu de la première et il n'est pas sans utilité de les comparer.

D'un côté, il s'agit d'un service d'amitié, de l'autre on réclame un acte de justice ; ici, c'est un voyageur fatigué et affamé, là une veuve sans ressources, type de faiblesse et d'abandon. Si affamé, si fatigué qu'il soit, le voyageur arrivant à une heure indue aurait pu attendre quelques heures et ne déranger son ami qu'à l'aube ; la veuve qui veut régler ses affaires et qui, sans aucun doute, a essayé de faire respecter ses droits et ceux de ses enfants, ne se décide qu'en désespoir de cause à recourir au juge, car on n'en appelle à la justice qu'en dernier ressort, après avoir tout essayé...

Nous avons ensuite l'ami qui n'a pas cette promptitude, cet élan, cette générosité de l'amitié aimant à sacrifier joyeusement ses commodités pour rendre service. Dans la circonstance, on ne lui demandait qu'un acte de charité, c'est-à-dire une chose pas absolument due. — La veuve, au contraire, réclame son droit et elle l'exige en justice ; mais le juge n'a ni foi ni loi et, oublieux de son devoir qui l'oblige à juger en conscience selon les règles de la justice, il se moque aussi bien de Dieu, dont il ne redoute pas les jugements, que des hommes dont l'estime l'inquiète fort peu.

L'ami finit par céder pour mettre un terme aux réclamations de son ami et pouvoir en paix retrouver son sommeil ; mais une fois qu'il est debout, il semble oublier son dérangement ou vouloir réparer son retard : avec les trois pains demandés il offre tout ce dont on peut avoir besoin. — Le juge, lui, ne change pas de dispositions intérieures. Il a conscience de ce qu'il vaut et n'est pas plus sensible à la crainte du Seigneur qu'à l'opinion des hommes. Ce n'est qu'à force d'entendre les réclamations de la veuve, excédé par elles, pour s'en délivrer, qu'il finit par accomplir son devoir et qu'il rend justice à cette femme.

Des deux côtés, c'est à force d'importunité qu'on finit par obtenir ce qu'on réclamait au nom de la charité ou de la justice.

Et le Bon Maître ajoute : « Entendez ce juge d'iniquité : ce n'est pas pour accomplir son devoir, et rendre justice à une malheureuse veuve qui ne pouvait recourir qu'à lui pour réclamer son dû, qu'il a agi, mais uniquement par égoïsme, de